

Minette marie

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **48 (1910)**

Heft 32

PDF erstellt am: **20.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-207043>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

le pavé, d'où je me relevai avec quelques meurtrissures.

» A cent pas de là, comme je me pressais autant que je le pouvais contre les maisons pour éviter les gouttières, je vais heurter violemment contre un contrevent qui me fit voir mille étoiles, j'en fus heureusement quitte pour une balafre à l'œil.

» Rentré enfin dans mon auberge bien mouillé, tout meurtri ; avec un œil poché, déplorant ma mésaventure et pestant contre l'obscurité qui en était la cause.

» — Comment se fait-il, dis-je à mon hôte, que dans la capitale d'un aussi beau pays, et siège de toutes les autorités, un étranger soit exposé à se rompre le cou de nuit, au milieu de vos rues, faute de reverbères, tandis qu'il n'est presque plus de bicoques en Europe qui n'en ait aujourd'hui.

» — Vous êtes dans l'erreur, monsieur ; notre ville est tout aussi bien éclairée que toutes les autres que vous pouvez avoir vues ; et il y a même un fonds assez considérable à cet effet, mais vous êtes arrivé dans un très mauvais moment.

» — Ce n'est pas à la nuit qu'on regarde chez nous, ni à l'obscurité, mais bien à la lune et à l'économie. Pendant qu'elle est censée éclairer avant minuit, ce qui revient au même, on n'allume pas les reverbères parce que ce serait une dépense fort inutile. Et comme elle s'est renouvelée avant-hier, quoiqu'elle n'ait paru qu'une heure sur l'horizon, c'est ce qui est cause que vous n'avez pas trouvé les rues illuminées ; mais si vous passez encore une douzaine de jours ici, vous verrez bien qu'il en est à peu près chez nous comme ailleurs.

» — Et quand le temps est obscur comme ce soir, ce qui peut arriver très souvent ?

» — N'importe, monsieur, ce n'est pas la faute de la police si la lune n'éclaire pas quand elle doit éclairer. Le règlement est là, on ne saurait l'enfreindre. Tant pis pour ceux qui se cassent le cou. D'ailleurs, nous avons de très bons chirurgiens.

» — A ces sots propos, j'entrai dans ma chambre, où, après m'être bien fait bassiner mes contusions, je me mis au lit ; et le lendemain je suis parti, en me promettant bien, si jamais je reviens à Lausanne durant le clair de lune, de ne plus sortir le soir qu'avec une lanterne dans ma poche.

Un voyageur.

Oh ! la pauvre bête ! — Une vieille demoiselle, pour qui Cupidon s'est montré trop sévère, se console de cette ingratitude en reportant sur son caniche toute son affection.

C'est une idolâtrie. Quand elle parle de Médor, elle prodigue les paroles les plus caressantes : « Cette chère petite tête ; ce cher petit museau ; ces chères petites pattes, etc., etc. »

L'autre jour, le chien dégringole l'escalier d'un haut perron.

Un monsieur qui a vu l'incident et qui connaît la vieille demoiselle, tout éplorée, s'empresse, relève le chien et le rapporte à sa maîtresse en disant :

— Oh ! la chère petite bête, elle vient de tomber à sa chère petite renverse, sur son cher petit derrière.

Le coup de foudre. — Un Anglais racontait, ces jours-ci, qu'étant à Naples, en train de prendre le thé avec sa femme, par un soir d'orage, la foudre était entrée dans la chambre et que la pauvre femme avait été réduite en poussière.

— Ah ! mon Dieu, s'écrie un de ses auditeurs, et qu'avez-vous fait, qu'avez-vous dit ?

L'Anglais, froidement :

— J'ai sonné et j'ai dit : « John, balayez mi-lady ».

LA BIBLIOTHÈQUE DE TOUT LE MONDE

Il y a de cela quelque temps déjà, tous nos journaux publiaient un article intitulé : *Une révolution*. Tout le monde a lu, naturellement. Qui donc n'est curieux de savoir où une révolution a éclaté et ce qu'elle est ?

En l'occurrence, il s'agissait d'une révolution toute pacifique, qui n'a ni morts, ni blessés, ni ruines sur la conscience, au contraire. Ses manifestations ont été surtout l'expression de la reconnaissance de beaucoup de personnes qui, subitement, ont eu l'agréable surprise de pouvoir se procurer, à des conditions exceptionnellement favorables — *60 centimes au lieu de 3 fr. 50, le volume* — les œuvres les plus justement réputées de nos meilleurs écrivains romands : Edouard Rod, Philippe Monnier, Louis Favre, Alfred Ceresole, T. Combe, A. Bachelin, etc., etc.

Les éditeurs de cette collection, qui a pris pour titre : le **Roman romand**, sont MM. PAYOT ET CIE, libraires, à Lausanne. On ne peut que les féliciter en toute sincérité et sans restriction, d'une idée aussi heureuse.

Trois de ces volumes ont déjà paru. Le premier contient deux délicieux récits de Auguste Bachelin *La Carrochonette* et *La Marquise* ; le second, des *Novvelles exquises* de Philippe Monnier ; le troisième, les admirables *Scènes de la vie suisse*, de Edouard Rod. Puis viendront successivement *Jean des Paniers*, de Louis Favre ; *Le Journal de Jean-Louis*, de Alfred Ceresole ; *Le Mari de Jonquille*, de T. Combe ; *Les Châteaux suisses*, de Mme de Montolieu, etc., etc.

Ajoutons que la collection des « Romans romands », plus spécialement destinée aux adultes, sera complétée par une autre collection, non moins digne d'intérêt et d'appui, « Les Livres de la Jeunesse », destinée aux enfants. Le premier numéro paru, *Du Cœur*, de Edmondo de Amicis, en indique assez le caractère et la tendance, tout à la fois littéraire, morale et éducatrice.

Nous souhaitons le plus grand succès possible à ces deux collections. Il ne saurait d'ailleurs leur manquer ; il est acquis déjà, et d'autant plus mérité, qu'à l'inverse de plusieurs de ces publications à prix réduit, le côté matériel, papier, impression, aspect général, ne laisse rien à désirer.

Candidat au mariage. — Eh bien ! et ton mariage ?

— J'ai rompu.

— Toi ?

— Oui ; mon futur beau-père voulait prendre des renseignements sur mon compte.

— Et cela t'a offensé ?

— Nullement. Mais comme je savais qu'il aurait rompu après, j'ai préféré rompre avant... C'est plus digne !

UNE PESTE

Il y a partout des femmes dont l'unique préoccupation est de faire des mariages. Le sentiment qui les pousse n'est pas seulement le désir de rendre heureux des gens qui leur sont souvent inconnus ; il y a dans leur manie un vague besoin d'agir, de se mettre en scène, de jouer le rôle d'une fée bienfaisante.

Il est vrai que dans les conditions où se trouve notre société, il est parfois nécessaire qu'on prête la main aux mariages. Les jeunes gens n'étant pas toujours reçus dans l'intimité des familles, ne peuvent voir les jeunes filles qu'à la promenade ou dans des réunions plus ou moins banales. Pour les connaître, pour obtenir sur leur compte d'indispensables renseignements ; il faut nécessairement un intermédiaire. Il est donc très heureux que des personnes obligeantes facilitent l'union de deux êtres qui peuvent se convenir, mais qui, sans leur aide, ne se rencontreraient jamais.

Mais les *marieuses* dont nous parlons plus haut ne scrutent pas le fond des choses, n'étudient ni les situations, ni les caractères ; une convenance superficielle, un accord apparent leur suffit pour se mettre en campagne. Attachant leur amour-propre à entreprendre le plus

grand nombre de mariages possible, elles ne peuvent voir un célibataire, quel que soit son âge, sans jeter sur lui un dévolu pour une des filles plus ou moins mûres qu'elles ont en réserve.

Sans se rendre compte que sa manie la rend partielle, la *marieuse* atténuée ou dissimule les défauts, exagère les qualités. Elle ne voit qu'une chose : faire un mariage. Tant mieux s'il tourne bien, mais elle ne se donnera pas de repos avant d'avoir assisté au premier rang des amis à la fête, à la cérémonie qui unit deux êtres pour la vie. Les entrevues, les détails de tout genre lui causeront une délicieuse excitation ; elle s'intéresse à tout, donne son avis pour la corbeille, son rôle la flatte et l'amuse.

Jeunes gens, évitez l'encombrante et pernicieuse entremise de ces commères, et mariez-vous sans elles.

Minette mariée. — Une demoiselle reçoit la visite d'un monsieur qui l'aime passionnément depuis de longs mois, mais qui n'a pas encore osé lui faire sa déclaration.

Enfin, un moyen détourné se présente à son esprit. La chatte de la demoiselle est là, qui ronronne et sollicite des caresses. L'amoureux, s'armant de courage, la prend sur ses genoux et, tout en lui passant la main sur le dos, il lui dit :

— Minette, crois-tu que je puisse obtenir la main de la personne qui t'aime le plus.

— Et la demoiselle d'ajouter :

— Réponds oui, minette.

Mauvais partage. — Deux garçonnets, deux frères, couchent encore dans le même lit.

Le cadet se plaint à sa mère que son frère prend trop de place.

— Mais, observe celle-ci, il ne prend que la moitié qui lui revient.

— Oui, m'man, mais il la prend au milieu ; alors moi, je suis forcé de me coucher de chaque côté.

Ça chauffe ! — Un propriétaire à un de ses locataires, indigent, et qui ne peut lui payer son terme :

— Je vous ferai bien voir de quel bois je me chauffe.

— Hélas, répond le locataire, si seulement vous pouviez me le faire voir dans ma cheminée !

Le coin de la ménagère.

Taches de vin rouge sur la nappe. — Ces taches qui se font si fréquemment s'enlèvent facilement avec l'eau de Javelle. Il n'y a qu'à procéder comme suit : imbiber parfaitement la partie tachée avec de l'eau de Javelle *pure*. Puis plonger ensuite vivement le linge dans un vase d'eau fraîche préparé d'avance, et frotter soigneusement les endroits touchés par l'eau de Javelle de manière à en faire disparaître toute trace. Pour activer la décoloration de la tache, on peut l'humecter avec du vinaigre, avant d'appliquer l'eau de Javelle.

Théâtre Lux. — Le programme du Théâtre Lux, toujours très goûté, est composé de scènes fort intéressantes.

Citons du nouveau programme : La poignante histoire d'amour paternel, « Une enfant chantait... », d'une psychologie théâtrale et de réalisme médical ; la tragique histoire d'une chasse à l'homme au Canada, « Mort ou vif », scène très dramatique, grosse émotion, décors et paysages canadiens extrêmement pittoresques et d'une interprétation de premier ordre ; « Le Portrait », scène très gaie, très originale et fort bien jouée ; « Aline, le garçon manqué », charmante fantaisie, comédie piquante et très gracieusement jouée ; une splendide série de « Oiseaux de mer », unique comme document, intéressante et instructive au plus haut degré, et la scène comique « Deux sous de pommes de terre ».

Nous le répétons, les programmes du Lux ne contiennent rien qui puisse choquer les familles.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie FATIO & GREC.